

SYMPOSIUM

on the work of
sur l'oeuvre de

PATRICE NGANANG

With articles by
Avec les textes de

Bénicien Bouchedi Nzouanga
Peter Wuteh Vakunta
Jean-Michel Devésa
Roger Fopa-Kuete
Raoul Djimeli
D. Vance Smith
Eric Oka

Teham



SYMPOSIUM
on the work of/sur l'oeuvre de
PATRICE NGANANG
Avec les textes de /With articles by

Jean-Michel Devésa
Raoul Djimeli
Roger Fopa-Kuete
Bénicien Bouchedi Nzouanga
Eric Oka
D. Vance Smith
Peter Wuteh Vakunta
Et deux textes de l'auteur.

© Teham Éditions, 2023
www.tehameditions.com
ISBN 979-10-90147-58-4
Dépôt légal décembre 2023

Présentations faites à l'École normale supérieure de Paris (France) le 24 mai 2022 et à la Princeton University (USA) le 6 octobre 2022.

Patrice Nganang remercie entre autres Nsab Mala, Claire Riffard, Pierre Astier, Guillaume Cingal, Nicolas Martin-Granel, Armelle Touko, Teham Wakam et Amy Reid pour leur participation lors des symposiums, ainsi que l'Association des Femmes Indignées-Bobbi Tanap.

PATRICE NGANANG ET LE ROMAN :
L'HYPOTHÈSE D'UNE LANGUE FRANÇAISE
« MINORÉE »

Jean-Michel Devésa

(Université de Limoges, France)

Patrice Nganang occupe indiscutablement une place singulière à l'intérieur du champ littéraire francophone africain. Je précise que j'emploie « francophone » dans l'acception qui me semble la moins équivoque, celle qui renvoie à l'usage et à la pratique de la langue française ; et que, lorsque je recours à l'expression « champ littéraire francophone africain », je vise l'agencement par lequel sont inventées, légitimées, célébrées et conservées les œuvres littéraires écrites en français par des écrivains, vivant et travaillant en Afrique, ou dans une diaspora, qui se reconnaissent et se revendiquent comme des auteurs africains (et pas seulement comme étant originaires d'Afrique). Cela étant, à mon sens, il n'existe pas de « champ littéraire africain francophone », selon les critères énoncés par Pierre Bourdieu pour circonscrire et distinguer l'espace occupé par un champ de cette nature ; il me semble plus judicieux et réaliste de considérer ce supposé « champ littéraire africain francophone » comme une « section » dominée, une « annexe », mieux un « sas » du « champ littéraire français ».

Quant à Patrice Nganang, sa singularité réside dans sa vision : de l'histoire de l'Afrique, des rapports de domination que le continent africain entretient avec le monde ; de ce que signifie la pratique de la littérature en Afrique ; de ce qui résulte d'une écriture littéraire pour la langue dans laquelle elle est assumée ; des modèles esthétiques et poétiques à partir desquels ou contre lesquels elle est produite. Ces préoccupations et ces exigences sont sensibles dès ses premiers textes ; elles ont présidé en 2007 à son *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Pour une écriture préemptive*, qui a suscité un écho considérable lors de sa parution et dont demain on dira qu'il a fait date. Il a en effet tracé une ligne de démarcation entre les productions littéraires africaines contemporaines et leurs différents régimes d'écriture, et ce même si, aujourd'hui, la critique et l'université francophones ont tendance à beaucoup moins s'y référer, parce que soumises l'une et l'autre comme le reste de nos sociétés aux flux et, par conséquent, à l'oubli induit par un capitalisme distributif où une information mise en exergue par le système et une image dupliquée chassent celles qui les ont précédées en les vouant aux oubliettes des mémoires collectives et individuelles.

Ces remarques, je les formule depuis mon poste de vigie, lequel est situé au sein de l'université française, il est donc possible que je ne perçoive que de manière fragmentaire, voire oblique, l'état de la pensée et de la littérature dans le monde.

Il me faut ici rappeler à gros trait pourquoi, selon moi, le *Manifeste* de Nganang a été remarqué : à bien des égards, du 7 avril au 17 juillet 1994, le génocide des Tutsi a consacré la faillite d'une communauté intellectuelle et littéraire africaine qui, avant, pendant et après la mise en place du processus

de solution finale du « problème ethnique » rwandais, est restée muette, spectatrice sans voix de l'insupportable et de l'irréparable. Aussi notre collègue Daniel Delas avait-il raison de noter, en préface à la réédition de ce *Manifeste* (dans la petite collection que je dirige aux Presses universitaires de Limoges), que cette intervention « n'[était] pas un manifeste littéraire, destiné à lancer une nouvelle école, c'[était] un essai politique au premier sens du mot, formulant des propositions sur la place et le rôle de la littérature dans la cité des hommes africains¹ ». De fait, le silence de cette « intelligentsia » rebattait les cartes en renvoyant dos à dos la plupart de ceux qui s'affrontaient et/ou rivalisaient en quête d'un pouvoir symbolique, celui de la représentation des peuples africains, en tant que « *porte-parole des sans voix* » ou comme « *écrivains tout court* », pour reprendre l'expression par laquelle la jeune génération (une relève plutôt bien insérée dans le dispositif des institutions de la Francophonie, lequel a en vue l'émergence des auteurs africains et leur « sélection », par leur « visibilité », à l'entrée du « champ littéraire français ») a cherché à éclipser ses aînés, soit parce que ceux-ci n'étaient plus ou demeuraient silencieux en raison d'un âge très avancé, soit parce qu'ils étaient devenus inaudibles pour avoir failli en frayant avec les dictatures et leurs protecteurs néo-colonialistes. Dans ce contexte, Nganang a jeté un pavé dans la mare, il a mis les pieds dans le plat : en prenant en compte « *l'avènement de*

¹ Daniel Delas, « L'Imagination est notre seul espoir », [préface], in *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Pour une écriture préemptive*, (2007), suivi de *Nou*, (2013), Limoges, Presses universitaires de Limoges (PULIM), Coll. « L'Un et l'autre en français », 2017, p. 11. [Dans la présente contribution, toutes les références au *Manifeste* de Patrice Nganang renvoient à cette réédition.]

l'horreur de masse dans l'Histoire mondiale » (Delas²), il a été un des fort rares parmi ses pairs à pointer « *une extermination de masse perpétrée par des Africains sur des Africains* »³. Ce constat l'a conduit à soutenir qu'« [o]n ne [pouvait] *plus écrire aujourd'hui en Afrique, comme si le génocide de 1994 au Rwanda n'avait jamais eu lieu* »⁴. Son argumentation avait ceci d'original, à savoir qu'elle ne procédait pas d'une thématique morale, elle fondait le politique et l'historique sur un socle philosophique, n'évacuant pas du tout la question esthétique et poétique, en parenté avec les analyses de Theodor W. Adorno et de l'École de Francfort :

La culture intellectuelle allemande de Patrice Nganang, qui a commencé son parcours à l'université de Francfort, explique pourquoi il inscrit sa réflexion sous le patronage des grands philosophes germaniques. [...]

Sa formation s'inscrit dans l'histoire plurielle du Cameroun où trois cultures européennes se sont affrontées : allemande, anglaise et française. [...] Sa réflexion se nourrit de références bien différentes de celles d'autres écrivains africains de l'espace francophone, sénégalais, ivoiriens ou congolais, de formation beaucoup plus française. [...] [L]a bibliothèque de Nganang est riche d'ouvrages en allemand et en anglais, à commencer par sa thèse de doctorat qui portait (en allemand) sur Brecht et Soyinka.⁵

² Daniel Delas, « L'Imagination est notre seul espoir », [préface], in *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Pour une écriture préemptive*, op. cit., p. 11.

³ Patrice Nganang, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Pour une écriture préemptive*, op. cit., p. 29.

⁴ *Ibid.*, p. 29.

⁵ Daniel Delas, « L'Imagination est notre seul espoir », [préface], in *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Pour une écriture préemptive*, op. cit.,

Ces prolégomènes ayant été posés, une autre remarque de Delas m'autorisera à « dérouler » ma problématique : « *Que sa langue d'écriture [celle de Nganang] reste le français n'est pourtant pas pour lui une question qui mérite de longs développements tant il est un écrivain qui cherche l'expression de sa subjectivité personnelle en tant qu'elle est engagée dans une histoire mondiale, dans une histoire générale (africaine) et dans une histoire locale (camerounaise).* »⁶ Or, en 2017, date à laquelle Delas s'est exprimé ainsi, le choix par Nganang de sa langue d'écriture méritait que l'on s'y attardât, et à cette heure il l'exige encore davantage. C'est ce que je me propose de faire avec vous en approfondissant deux de mes communications, l'une présentée à la Sorbonne en 2017⁷, l'autre à l'université de Mulhouse en 2018⁸, de manière à déterminer si dans les deux trilogies⁹ de l'écrivain, celle des sous-quartiers (dont *Temps de chien* a exercé une influence notable sur plusieurs écrivains africains francophones, c'est le moins que l'on puisse dire) et celle dite historique

p. 11 et p. 12.

⁶ *Ibid.*, p. 12.

⁷ Jean-Michel Devésá, « Le Roman africain francophone, Entre “langue en partage”, usagé “minoré” du français et “vision artistique” de l'écriture », in Lise Gauvin, Romuald Fonkoua et Florian Alix (Dir.), *Penser le roman francophone contemporain*, Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 2020, p. 269-279.

⁸ Jean-Michel Devésá, « L'Afrique et son écriture : une affaire de prépositions ? Éléments de réflexion adossés aux travaux de Patrice Nganang et de Paul Gilroy », in Frédérique Toudoire-Surlapierre et Ethmane Sall (dir.), *Les Rébellions francophones*, Paris, Orizons, Coll. « Comparaisons », 2019, p. 25-49.

⁹ Je borne la présente étude à ce seul corpus car le « format » de cette intervention m'interdit de prendre aussi en compte les dernières productions de Patrice Nganang : *La révolte anglophone*, Paris, Teham Éditions, 2018 ; *Mboundjak*, Paris, Teham Éditions, 2022 ; *Premier président noir de France*, Paris, Teham Éditions, 2022.

embrassant « *la naissance convulsive du Cameroun* »¹⁰, il tend ou non à « minorer » le français dans ses livres écrits en cette langue, dans la totalité de ceux-ci ou seulement dans une partie d'entre eux, cette interrogation ayant pris un relief particulier depuis qu'au début de l'été passé l'intéressé a décidé d'adopter l'anglais comme langue littéraire et de renoncer au français qu'il estime « *devenu génocidaire* » :

Le premier acte de cette génocidarisation du français a pourtant eu lieu dès 1920 – en pays bamiléké, alors germanophile. Schwein : seule insulte germanique du camfranglais ; porc : stigmatisation significative des Bamiléké. Un an seulement après avoir obtenu de la SDN la tutelle du Cameroun, juste après que le pays lui soit tombé dans les bras comme une mangue mûre, la France se retournait contre les vestiges de la culture bamiléké. D'abord, interdire son écriture, bagam, détruire celle-ci ; interdire l'écriture bamum, shumom et autres, en 1920 aussi, écritures qui florissaient pourtant sous les Allemands, détruire celles-ci.¹¹

Pour Nganang, dans un Cameroun toujours dépendant des liens économiques, politiques et culturels noués pendant la colonisation, cette politique linguistique francophone a pour « *résultat* » et corollaire continus le dénigrement et la discrimination de la culture bamiléké :

[...] la bamiphobie comme idéologie de domination : transformer la culture productive bamiléké en folklore, afin d'asseoir le français. Le folklore, c'est ce qui n'a plus d'âme, ce

¹⁰ J'emprunte cette formule à Isabelle Rüf rendant compte de *Empreintes de crabe* dans « Le Grand Roman de la naissance convulsive du Cameroun », *Le Temps* [en ligne], 16 novembre 2018, URL :

<https://www.letemps.ch/culture/grand-roman-naissance-convulsive-cameroun> [consulté le 13 septembre 2022].

¹¹ Patrice Nganang, « Post » du 4 juillet 2022, publié sur Facebook.

qui n'est plus que coquille vide. Car vidé de son écriture qui en exprime l'âme fractale, l'art bamiléké est danse sans tamtam, vêtements ndop sans histoire, artefacts koungang orphelins de vie.¹²

Ce faisant, le souci d'hégémonie linguistique inhérent aux rapports de domination cultivés entre l'ancienne puissance et métropole coloniale et les États africains qui ont constitué son empire conduit à une instrumentation des écrivains qui en sont originaires ou qui continuent d'y vivre et d'y travailler, et de leurs œuvres, au travers notamment de la langue, puisque l'horizon d'attente auquel ils doivent se conformer pour espérer être « reconnus » et « fêtés » suppose une pratique du français tributaire d'une vision stéréotypée – à la fois exotique et raciste –, « carnavalesque » de l'Afrique et des Africains :

Ça se passe devant nos propres yeux, mais le voyons-nous ? Structure coloniale en plein 2022 : les écrivains africains francophones sont recrutés par Paris pour aller dans les « Maison française » en Afrique aider au « rayonnement de la langue française » ; en même temps, à Kumba, Bamenda, Ekondo Titi, les soldats bulu brûlent des villages anglophones, abattent des bébés, éventrent des mères, font des razzias au nom de la défense de l'hégémonie francophone ! Tout cela est lié dans un continuum génocidaire [...].

Eux qui en Afrique aident au « rayonnement du français » sur des ruines, se croient grands écrivains quand à Paris ils sont invités à la télé ! À la télé, je vous jure ! Or même la « Grande librairie », de 2008 à 2022, n'a reçu que 0,006 % de Noirs, c'est-à-dire en vingt ans, 10 Noirs sur au total 1 400 invités blancs. Il n'y a aucun écrivain africain dans ce que la France appelle la Pléiade. Même Senghor n'y est pas, lui qui dans cette

¹² Patrice Nganang, *Ibid.*

entreprise de propagande en 1955 avait reçu la contradiction cinglante de Ouandié dans la Salle de fête d'Akwa à Douala. Dans les romans de 150 pages à deux personnages que publie Le Seuil depuis son temps, l'Africain doit carnavaliser la langue française, « parler petit nègre », on disait, et demeurer simple : quitter « l'Afrique noire », et « débarquer à Paris » !¹³

De ces analyses, Patrice Nganang tire une conclusion radicale tant pour ce qui relève de sa production littéraire que de son engagement dans la Cité : d'une part, l'écrivain paraît bien décidé désormais à « écrire sans la France »¹⁴, ce à quoi il a sérieusement songé dès 2011 en entamant la rédaction de son roman *Mont Plaisant* en anglais¹⁵ ; d'autre part, le choix de

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Allusion à une de ses interventions (en 2004).

¹⁵ Patrice Nganang, « Patrice Nganang : "J'ai écrit pour le Cameroun qui souffre d'une stagnation historique" », entretien recueilli par Fabien Mollon, *Jeune Afrique* [en ligne], 25 janvier 2011, URL :

<https://www.jeuneafrique.com/182800/culture/patrice-nganang-j-ai-crit-pour-le-cameroun-qui-souffre-d-une-stagnation-historique/> [consulté le 11 septembre 2022] :

« Question : Vous avez écrit un premier manuscrit de *Mont Plaisant* en anglais. Pourquoi ?

P. Nganang : *J'avais décidé d'arrêter d'écrire en français, car je suis très pessimiste pour l'évolution de la littérature francophone. Elle manque d'idées, les auteurs se plagient, et la critique n'ose pas le dire. De plus, en France les auteurs n'ont aucun droit sur leurs écrits. Je vis aux États-Unis depuis dix ans. Ici, les auteurs sont publiés par un agent littéraire, ça change tout. Finalement, j'ai décidé de publier tout de même en français et de passer par l'intermédiaire d'un des rares agents littéraires hexagonaux, ce qui me permet de conserver des droits sur mon livre en dehors de France. Je me suis approprié ce livre entièrement. »*

À rapprocher aussi de son « post » du 4 juillet 2022, publié sur Facebook : « [...] j'ai eu besoin d'un certain temps pour comprendre ces évidences historiques. Je l'ai compris seulement quand je suis venu aux États-Unis en 2000, et l'ai exprimé en 2004, dans un article, " "écrite sans la France." » uad je l'ai compris, je me suis mis dans le ventre de notre peuple, ce que j'ai intensifié avec les réseaux sociaux, et puis je

remplacer le français comme langue d'écriture par l'anglais, c'est-à-dire par la langue de son quotidien depuis vingt ans, en l'occurrence depuis son installation aux États-Unis¹⁶, s'articule avec un soutien très clair à la lutte armée menée depuis 2017 par les anglophones de l'Ambazonie :

C'est [...] la partie anglophone de notre peuple, celle majoritaire, qui en 1990, en fait depuis 1984, a traversé toutes les étapes courageuses du Nécessaire Grand Refus Populaire, de Gorgi Dinka à Fru Ndi, avant que, avec Field Marshall, elle ne prenne enfin les armes en octobre 2017, car les Bulu ne seront défaits que militairement. La France aussi. Et ils le seront, tous les deux. Le temps du courage n'est que prélude au temps héroïque. Le temps héroïque, lui, n'est plus marqué par la prise des armes, car cela a déjà eu lieu, mais par des victoires tactiques, sur le champ militaire – for this thing will be settled on the battlefield. Yes, it will be, et ici, c'est de toute évidence General No Pity qui est la manifestation historique du temps qui commence. No Pity sort des cuisses de nos mamans – des Mama Amba – ; il sort du ventre de notre peuple donc, des pulsations centenaires de notre terre demeurée rouge du génocide français, et du génocide bulu. De la culture ekelebe de la chasse et de la cueillette. Avec son arrivée sur Ground Zero, ma présence sur Facebook devient futile, car je suis

me suis mis à l'anglais, avec Mont plaisant et ma trilogie historique [...]. »

Il est à noter que Patrice Nganang a aussi commencé à écrire en anglais *Mboudjak*, *Les Aventures du chien philosophe* (voir *Les Lectures de Gangoueus* – « Invité : Patrice Nganang pour *Mboudjak* », [en ligne], 23 mars 2022, URL : <http://www.sudplateau-tv.fr/2022/03/23/les-lectures-de-gangoueus-invite-patrice-nganang-pour-mboudjak/> [consulté le 11 septembre 2022].

¹⁶ Patrice Nganang, « post » du 31 juillet 2022, publié sur Facebook : « *J'ai enfin arrêté d'écrire dans la langue du génocide de notre peuple. Ça n'en valait pas la peine. J'ai retenu la leçon. La langue de mon quotidien suffit à aller de l'avant.* » [en réponse à un interlocuteur].

venu ici pour agir, et c'est-à-dire pour l'annoncer. En partant, je lui chuchote cependant ceci : « Nack am ! » Et à partir de maintenant, for him I will be writing in English only.¹⁷

Le jugement sévère de Patrice Nganang à l'endroit de la France ainsi que son abandon du français sont au diapason du sentiment de rejet suscité en Afrique par la politique française que le Nouveau Sommet Afrique-France organisé à Montpellier le 8 octobre 2021 n'a guère pu dissimuler, même sur le mode du spectacle et de la communication : peut-être d'ailleurs faudrait-il mettre en relation la montée du mécontentement à l'égard de la France avec le regain d'intérêt observable pour les langues africaines et les productions littéraires qu'elles nourrissent.

Changer de langue d'écriture n'est pas du tout anodin, la substitution d'une langue à une autre, de l'anglais au français, équivaut pour Nganang à quitter un champ littéraire (le francophone – ou les dépendances africaines francophones du champ littéraire français – où il fait figure d'original et où il est relativement isolé¹⁸) pour en intégrer un autre, le champ littéraire étasunien, lequel obéit à des logiques, des dispositifs et des fonctionnements structurellement (encore) étrangers à ceux en vigueur au sein du champ littéraire français et de ses appendices en français, ainsi du rôle et de la place des agents littéraires essentiels aux États-Unis et marginaux en France (la « transition » entre Pierre Astier, agent de Patrice Nganang en France, et Peter Steinberg, aux États-Unis, est en train de s'effectuer). De la nature considérable de ces changements,

¹⁷ Patrice Nganang, « post » du 4 juillet 2022, publié sur Facebook.

¹⁸ Patrice Nganang, « post » du 30 août 2022, publié sur Facebook : « Depuis 2007, zéro récompense donc. Ils m'ignorent. Je les ignore. Ils ignorent mon travail. J'ignore le papier qu'ils souillent avec de l'encre et des livres d'appel. »

Nganang a une très nette conscience, comme en témoigne ce « post » du 28 août : « *Oui, vous avez bien compris : le fils de Makena a cessé d'être écrivain francophone. UNE NOUVELLE CARRIÈRE COMMENCE* [en lettres majuscules]. » En 2007, il l'a envisagé mais il n'y est pas parvenu. Cette expérience, Nganang l'a relatée dans un « post » du 30 août, intitulé « Qu'est-ce qui a changé ? » [en lettres majuscules] :

En 2007, j'ai écrit « Mount pleasant » en anglais, 700 pages et je n'ai pas réussi à trouver un agent américain, ni un éditeur américain. C'était parfaitement ridicule, car FSG¹⁹ n'a même pas pris en compte le livre lorsqu'il leur a été présenté par mon agent français au salon du livre de Francfort. J'ai dû réécrire tout le livre en français et le publier en France. [...] Le processus était tellement fatigant que j'ai décidé de couper près de 200 pages. Il a ensuite été traduit en anglais par Amy Reid, et publié par le même FSG [...].

En 2022, j'envoie une demande et je reçois près de 20 réponses intéressées d'agents américains, dont l'agent d'Hillary Clinton. En deux jours seulement. [...] quelque chose a changé, car je n'ai reçu aucun prix en France – les prix habituels qu'ils décernent à Paris chaque année. Goncourt, Renaudot ou autre pour donner aux africains [sic] sans imagination qui publient en français des droits de vantardage sur des livres sans signification [...].²⁰

Cette déclaration de Nganang (dont la joie est accentuée par une féroce ironie à l'encontre de ses consœurs et confrères, écrivains diasporiques ou non, qui ont les yeux tournés vers Paris) se distingue des commentaires qui ont salué l'attribution

¹⁹ La maison d'édition Farrar Straus and Giroux.

²⁰ Patrice Nganang, « post » du 4 juillet 2022, publié sur Facebook.

du prix Goncourt à Mohamed Mbougar Sarr pour *La Plus Secrète Mémoire des hommes* et qui l'ont interprétée comme la manifestation d'un climat infiniment plus favorable à la littérature africaine en français et d'une meilleure réception critique et institutionnelle de celle-ci.

La conclusion du « post » du 30 août sous-entend que le « transfert » par Nganang de son centre de gravité éditorial de Paris à New York, loin d'être anecdotique – une affaire strictement personnelle –, est prospectif et programmatique car, avec lui, Nganang, en éclaireur, se dessine le futur d'une « nouvelle littérature africaine » et de son « écriture préemptive » désormais à l'ouest, et plus du tout au nord : « *C'est du solide. Avec ça, je deviens Numéro Un. L'avenir commence à partir de là.* »²¹

En outre, il est à noter que l'annonce par Nganang, en juillet 2022, de son rejet du français en tant que langue littéraire s'est accompagnée de celle du retrait du réseau social d'où l'écrivain orchestre à la fois la promotion de ses écrits et, pour une part, les rédige, en mobilisant les ressources en matière de documentation et d'interaction avec une fraction significative de ses lecteurs, à la façon d'un « écranvain » et d'un « homme-numérique »²² : dans un « post » du 25 août 2022, Patrice Nganang écrit : « *Mon écriture est toujours publique et testée.* »²³ Si de ce départ Nganang s'est ravisé, c'est parce qu'il

²¹ Patrice Nganang, « post » du 30 août 2022, publié sur Facebook.

²² On peut à ce sujet consulter l'article de Claire Ducournau, « Patrice Nganang, “homme-numérique” à la croisée du littéraire et du politique », *Continents manuscrits* [en ligne], 18 | 2022, URL : <http://journals.openedition.org/coma/8685>, [consulté le 10 septembre 2022].

²³ Patrice Nganang, post du 25 août 2022 (16 :31), publié sur Facebook.

considère ses prises de parole comme des interventions à valeur d'actions ; dans la lutte pour l'hégémonie idéologique qu'il mène contre ses adversaires (le pouvoir camerounais et ses appareils), l'écrivain ne regarde pas ses déclarations comme étant intangibles mais leur assigne le statut de « thèses » et de « répliques » rectifiables en fonction du rapport de force, de la tactique et de la stratégie déployées par le camp opposé, il s'octroie ainsi la possibilité gramscienne de combiner la guerre de position avec celle de mouvement. L'appréhension attentive de son *Manifeste* de 2007 – un « *livre-atelier* » dont l'économie (genèse, rédaction, promotion et diffusion) peut être étendue à l'ensemble de ses textes ou tout au moins à ceux postérieurs à sa publication –, et de son écriture « *chorale* »²⁴ suggère que Nganang cherche moins à définir une conception de la littérature africaine qu'à trouver des voies concrètes pour écrire en Afrique, pour écrire l'Afrique réelle avec son histoire laquelle coudoie le mythe et la tragédie, et pour entrevoir ce que la littérature « *peut encore faire aujourd'hui en Afrique* »²⁵. D'aucuns diront qu'il agit en « écrivain 2.0. » et en activiste ; en vertu de ma trajectoire intellectuelle, j'avancerai que Patrice Nganang se comporte en écrivain en quête de la forme littéraire contemporaine (langue, lexique, syntaxe, registre, style et genre) apte à écrire le mieux, le plus justement possible, l'Afrique dans l'Histoire (donc en proie à celle-ci) et les humains au sein des rapports sociaux dans lesquels ils sont déterminés.

À ce stade de mon exposé, ne sera pas superflu un effort d'élucidation de ce qui est survenu pour et dans les lettres

²⁴ Voir l'article de Claire Ducourneau déjà cité.

²⁵ Patrice Nganang, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Pour une écriture préemptive*, op. cit., p. 195.

africaines en français depuis un demi-siècle.

À la charnière des années 1970 et 1980, après la vogue du roman latino-américain, la critique littéraire et un secteur de l'édition du « nord » ont enfourché les truismes de la truculence, du baroquisme et de la tropicalité pour caractériser une écriture africaine en français dont ils espéraient une créativité et une puissance aptes à régénérer une littérature française « assoupie » ; ils en attendaient que les lettres françaises prises en tenaille par la résurgence de la représentation et de la psychologie comme moteur et motif du récit, et les expérimentations de l'avant-garde à laquelle ils reprochaient l'élitisme et l'hermétisme, fussent redynamisées par injection, en provenance de la périphérie, d'une dose de « *vie et demie* ».

En s'inspirant peut-être vaguement de la *contaminatio* préconisée par Cicéron afin d'aligner la littérature latine sur celle des Grecs, des œuvres de la périphérie ont été promues au profit du centre, comme autant de greffons, dans le but de raccorder celui-ci à l'Histoire : après avoir longtemps étudié la littérature africaine selon un schéma biologique et social (une génération de pères fondateurs, celle de la négritude ; une deuxième génération, celle du nationalisme africain ; une troisième génération, celle du désenchantement, affirmant les prérogatives du sujet contre la tyrannie du collectif), on a puisé dans le discours médiatique des notions et catégories descriptives (la migritude, la diaspora, l'afropolitanisme, etc.) afin de discerner les courants qui la travaillent, lesquels s'opposent « en surface » en vertu d'une problématique identitaire spéculaire au regain de racisme dont souffre la société française et dans l'occultation des problèmes esthétiques et poétiques.

Il est séduisant de mettre en parallèle l'évolution de l'art contemporain (sa financiarisation avec le processus de mondialisation/globalisation et son institutionnalisation en raison de la politique de la Gauche au pouvoir à partir de 1981) avec ce qu'il est advenu de la littérature africaine en français de plus en plus assujettie aux structures et aux ressources de la Francophonie, lesquelles ont été renforcées et développées pendant la gestion sociale-démocrate du pays, leur finalité étant l'octroi de la « notoriété » en quoi consiste la « clause » de leur accès et de leur intégration au marché et au champ littéraires français.

L'érosion tout au long des années 1970 des aspirations transformatrices qui, pendant vingt ans, depuis les luttes anticolonialistes jusqu'à la révolte mondiale de la jeunesse autour de 1968, avaient forgé l'espoir que le monde pût changer de base, a dans le domaine littéraire donné des ailes au conformisme, au narcissisme et à la suprématie du raconté sur l'écrit, et provoqué une confusion telle qu'on a encensé *L'Enfant noir* de Camara Laye en balayant d'un revers les critiques essuyées par le roman²⁶ et le romancier de la part de Mongo Beti qui, lui, à la publication de ce « conte à coloniser debout » ne transigeait pas avec l'impérialisme et la nécessité de le combattre.

Aussi, dans ce paysage littéraire africain surdéterminé par les stratégies et les tactiques visant à la « vitrine » et donc au succès, où le souci de l'œuvre et de ses effets dans la société cède le pas à la seule prétention à décrocher le « *quart d'heure de célébrité mondiale* » dont nous avons été prévenus de son instauration par Andy Warhol en 1968, le comportement de

²⁶ Se reporter à Alain Mabanckou, « L'Enfant noir, livre initiatique », [préface], in Camara Laye, *L'Enfant noir*, (1956), Paris, Plon, 2006.

Patrice Nganang tranche-t-il terriblement : il détonne (car il n'est pas dans le ton ni en harmonie avec ce qui dans le champ littéraire francophone est attendu d'un écrivain) par son régime esthétique (je renvoie à la grille de lecture des régimes de l'art de Jacques Rancière) et il détone (au sens de retentir comme le tonnerre, d'émettre un son rappelant le tonnerre) par son parcours et ses textes, s'exposant au Cameroun à l'arrestation arbitraire et à la prison puisque, pour lui, une opposition conséquente aux régimes africains autoritaires doit combiner réprobation, dénonciation et action concrète. À la différence des écrivains et des intellectuels qui croient révolutionner ou réformer la société et le monde depuis leur seul bureau, Nganang n'hésite pas à descendre dans l'arène, ce qui n'est plus très fréquent dans nos milieux socio-culturels ; cette correspondance entre paroles, réflexion et implication personnelle dans la protestation, un universitaire comme Daniel Delas l'avait signalée :

Ce goût du parler populaire explique l'attachement de Nganang à Ahmadou Kourouma [...], personnalité certes bien différente de celle de Mongo Beti mais écrivain qui, par cette subversion malinkisante du français qu'il a tentée, a poursuivi l'« aventure de la langue » qu'avait entreprise Tutuola avec *L'Ivrogne dans la brousse* [...]. Mais ce n'est finalement pas tant à l'aune de la seule créativité verbale de Kourouma (ou de Sony Labou Tansi) que Nganang fonde son jugement critique mais sur l'association nodale de cette créativité langagière avec une lutte contre les dictatures africaines (d'Ahidjo et de Biya au Cameroun, d'Houphouët-Boigny en Côte d'Ivoire ou de Sassou-Nguesso au Congo).²⁷

²⁷ Daniel Delas, « L'Imagination est notre seul espoir », [préface], in *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Pour une écriture préemptive*, op. cit., p. 13.

Comme Nganang ne rechigne pas à payer de sa personne et à en payer le coût, je le rangerai parmi celles et ceux qui, dans la « République mondiale des lettres », répondent à un appel, à une sollicitation existentielle de l'écriture, et qui, sans sacrifier quoi que soit de ses exigences, défendent une cause, en faveur des opprimés, des exploités, des dominés, en parenté avec l'itinéraire de Mongo Beti, si bien que je me permettrai de compléter Daniel Delas, lorsqu'il enregistrait qu'« [e]n Afrique ou ailleurs mais singulièrement dans une Afrique particulièrement accablée par le poids des temps "modernes", l'écrivain ne peut plus aujourd'hui être seulement écrivain, pas plus que le philosophe seulement philosophe, pas plus que l'historien seulement historien... ou plutôt il doit être tout cela à la fois »²⁸, en ajoutant que l'écrivain Nganang n'esquive pas la dimension politique de la conjoncture à laquelle l'Afrique est confrontée, il est un militant politique du continent et un « écrivain en action »²⁹ à l'image de Wole Soyinka.

La production de Patrice Nganang, comme toutes les autres œuvres littéraires mais dans son cas de manière explicite, pose en effet trois « questions » fondamentales lesquelles ont trait aux domaines linguistiques, poétique et politique.

Pour Patrice Nganang, comme pour tous les autres écrivains africains ou originaires d'Afrique, l'une des interrogations majeures est celle de la langue d'écriture, attendu qu'une langue ne se réduit pas à un lexique : elle est toujours une

²⁸ *Ibid.*, p. 13.

²⁹ Patrice Nganang a employé cette expression pour désigner Wole Soyinka dans « La Guerre du mot avec Patrice Nganang », dans l'émission *En Sol majeur*, RFI [en ligne], publié le 4 juin 2022, URL : <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/en-sol-majeur/20220604-la-guerre-du-mot-avec-patrice-nganang> [consulté le 16 septembre 2022].

vision du monde et elle transmet des normes de domination, la plus petite unité de la langue étant le « *mot d'ordre* », si l'on s'en tient aux thèses de Gilles Deleuze et de Félix Guattari. *Mille Plateaux* dresse ce constat sans aucune ambiguïté :

L'unité élémentaire du langage – l'énoncé –, c'est le mot d'ordre. Plutôt que le sens commun, faculté qui centraliserait les informations, il faut définir une abominable faculté qui consiste à émettre, recevoir et transmettre les mots d'ordre. Le langage n'est même pas fait pour être cru, mais pour obéir et faire obéir. [...] Le langage n'est pas la vie, il donne des ordres à la vie ; la vie ne parle pas, elle écoute et attend.³⁰

Pour Deleuze et Guattari, dès qu'on parle, on ordonne, c'est-à-dire qu'on classe et commande, ce que Nganang ne méconnaît nullement mais que la plupart des écrivains africains – en réalité : pas seulement les écrivains africains ! – ne soupçonnent pas ou feignent de ne l'avoir jamais appris. Si l'on prête quelque pertinence à cette thèse, il est difficile de qualifier le français de « *langue en commun* » (comprendons : de « langue commune à tous ceux qui la parlent et l'écrivent »), de « *langue en partage* » et même de « *langue d'Afrique* », en s'exonérant de débattre de la politique linguistique de la Francophonie et de ses organisations. N'est-ce pas une gageure qu'employer le français comme s'il était un instrument transparent de communication, un vecteur souple, plastique et neutre par le truchement duquel on pourrait dire, écrire et représenter l'Afrique, dans son « identité » et son « authenticité », sans fard ni distorsion ? Or « *ce qui peut être dit dans une langue ne peut pas être dit dans une autre, et l'ensemble de ce qui peut être dit et de ce qui ne peut pas l'être varie nécessairement d'après chaque langue et les*

³⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux, Capitalisme et schizophrénie* 2, Paris, Minuit, 1980, p. 93.

rapports entre ces langues »³¹. Dans la foulée des indépendances, les nationalistes et les progressistes africains, et avec eux tous ceux qui préconisaient un développement endogène du continent plutôt que calqué sur des schémas du « nord » (libéraux ou socialistes), voulaient que les langues nationales aient au moins le même statut que celles « héritées » des colons. Dans de nombreux pays, pendant environ deux décennies, des discussions passionnées ont opposé les partisans d'un enseignement, d'une vie administrative et d'une littérature en langues africaines, et les tenants du maintien des langues européennes dans leurs privilèges de langues impériales ripolinées en langues officielles des États. Lorsque le fond de l'air a été moins rouge et que le monde a davantage mis le cap sur la mondialisation et la globalisation que sur l'émancipation et des relations internationales multipolaires plus équilibrées, les pragmatiques et les « réalistes » l'ont emporté, au nom d'une double « efficacité », d'une part celle d'une construction nationale évitant les dissensions et les rivalités ethniques, et d'autre part celle d'une plus grande aisance dans l'échange (économique, politique et culturel) avec la planète, dans le champ littéraire l'argument « massue » maintes fois allégué étant l'inanité pour un auteur de se priver d'un lectorat francophone (ou anglophone) potentiellement plus vaste que celui procuré par sa langue de naissance, l'hypothèse de la traduction du kikongo, de l'éwé, du wolof, etc., en langues européennes étant presque systématiquement occultée.

Mais il nous faut aller plus loin : écrire suppose un usage « spécial » de l'expression écrite et de la langue, chaque

³¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka, Pour une littérature mineure, Kafka, Pour une littérature mineure*, (1975), Paris, Minuit, 2021, p. 43-44.

écrivain inventant sa langue dans sa propre langue, la maniant comme une langue étrangère. Ce n'est alors que, pour certains écrivains, comme Franz Kafka, et à certaines conditions énoncées notamment par les mêmes Deleuze et Guattari, il est possible d'affirmer que tel(le) écrivain(e) « mineur » la langue, ce qui exclut de penser que « minorer une langue » équivaille à employer « une langue des minorités » :

Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure mais celle qu'une minorité fait dans une langue majeure. Mais le premier caractère est que de toute façon la langue y est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation. [...] Le second caractère des littératures mineures, c'est que tout y est politique. [...] Le troisième caractère, c'est que tout prend une valeur collective. [...] [C]elui qui a le malheur de naître dans le pays d'une grande littérature doit écrire dans sa langue, comme un juif tchèque écrit en allemand, ou comme un Ouzbek écrit en russe. Écrire comme un chien qui fait son trou, un rat qui fait son terrier. Et, pour cela, trouver son propre point de sous-développement, son propre patois, son tiers-mode à soi, son désert à soi.³²

Dans les pages qui suivent cet extrait, Deleuze et Guattari rapprochent (certes fort brièvement) Franz Kafka « minorant » l'allemand avec, « *dans un autre contexte aujourd'hui, ce que les noirs peuvent faire avec l'américain* »³³.

J'ai le sentiment que c'est la démarche de Patrice Nganang : c'est patent avec ses premiers romans et son choix de les écrire dans la langue des « sous-quartiers », très peu, parmi les critiques, m'objecteront quoi que ce soit sur ce point. En

³² Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka, Pour une littérature mineure*, op. cit., p. 29-33.

³³ *Ibid.*, p. 30.

revanche, prenant prétexte du français soutenu de ses livres ultérieurs (*Mont Plaisant*, *La Saison des prunes* et *Empreintes de crabe*), ils sont plusieurs à suspecter l'écrivain de revirement. Ces commentateurs jugent, en jubilant, que Nganang est en pleine contradiction poétique et esthétique. Il est un peu affligeant d'être en position et situation de leur répliquer qu'ils commettent l'erreur d'identifier une langue « minorée » à un sociolecte, à la langue d'une minorité, erreur qui trahit soit une lecture hâtive de Deleuze et Guattari soit le recours du syntagme « littérature mineure » dans une autre acception que celle de Deleuze et Guattari, puisque « minorer le français » ne se réduit pas au recours à un lexique ni à une syntaxe de registre familier ou vulgaire (au sens linguistique de ces termes). Dans leur *Kafka, Pour une littérature mineure*, Deleuze et Guattari orientent leurs analyses (sur lesquelles je m'appuie) dans cette direction :

Même majeure, une langue est susceptible d'un usage intensif qui la fait filer suivant des lignes de fuite créatrices, et qui, si lent, si précautionneux soit-il, forme une déterritorialisation absolue, cette fois. Que d'invention, et pas seulement lexicale, le lexique compte peu, mais sobre invention syntaxique, pour écrire comme un chien [...] ; ce qu'Artaud a fait du français, les cris-souffles ; ce que Céline a fait du français, suivant une autre ligne, l'exclamatif au plus haut point. [...] Voilà de vrais auteurs mineurs. [...] Se servir du polylinguisme dans sa propre langue, faire de celle-ci un usage mineur ou intensif, opposer le caractère opprimé de cette langue à son caractère oppresseur, trouver les points de non-culture et de sous-développement, les zones de tiers monde linguistiques par où une langue s'échappe, un animal se greffe, un agencement se branche. Combien de styles, ou de genres, ou de mouvements littéraires, même tout petits, n'ont qu'un rêve : remplir une fonction

majeure du langage, faire des offres de service comme langue d'État, langue officielle (la psychanalyse aujourd'hui, qui se veut maîtresse du signifiant, de la métaphore et du jeu de mots).

Faire le rêve contraire : savoir créer un devenir-mineur.³⁴

Patrice Nganang n'est pas un supplétif : dans la sphère publique, il n'est pas prêt à offrir ses services à l'État ni à ses représentants, voilà pourquoi les milieux autorisés, politiques, littéraires et culturels de la Françafrique le boudent et le dénigrent, en l'affublant non pas du bonnet d'âne mais de celui de l'excès et de la démesure voire celui de la folie (comme on a pu le lire, malheureusement) ; dans son travail d'écrivain, Nganang n'est pas davantage un harki ni un tirailleur ni un quelconque auxiliaire de l'armée francophone d'Afrique de réserve voué à « diversifier » la littérature française, à la rendre plus « inclusive », ses livres pas plus que sa langue n'ont été ciselés et forgés pour « *des offres de service* » comme littérature labellisée ni comme « *langue d'État* », si l'on m'autorise à emprunter ces deux formules à la page de Deleuze et Guattari que je viens de citer.

Aussi, et quitte à heurter Patrice Nganang, sa marginalisation depuis 2007 dans le champ littéraire francophone ne m'offusque-t-elle pas. Je n'en suis pas scandalisé ni ne m'en inquiète, au contraire, elle me rassure. Et ce, parce que je déchiffre l'ostracisme qui le frappe comme la marque de son irréductible singularité, c'est le contraire qui serait étonnant : en ces temps d'arrogante ignorance et de paresse, faute de continuer de lire Deleuze et Guattari, ou faute de les avoir lus, on va à travers les textes et on les épingle, en brandissant à l'emporte-pièce une notion, celle de « *littérature mineure* », qu'on gauchit en pauvres approximations – je déplore que

³⁴ *Ibid.*, p. 48-49.

la « *déconstruction* » échafaudée par Jacques Derrida ne soit pas mieux traitée. Quant à la réception critique de Nganang, majoritairement elle est si gravement sourde d'oreille que j'en suis stupéfait, l'écrivain ayant eu souvent l'occasion d'expliquer sa démarche. Ainsi, le 25 janvier 2011, en réponse à Fabien Mollon, Patrice Nganang déclare ceci dans *Jeune Afrique* :

Question : *Votre roman le plus remarqué, Temps de chien (2001), racontait lui aussi l'histoire d'un « sous-quartier ». Mais alors qu'il était parsemé d'expressions « camfranglaises » et bamiléekées, ici vous utilisez un français plus classique. Pourquoi ?*

Patrice Nganang : *Tout roman utilise une langue bien précise. Dans Temps de chien, c'était celle du Yaoundé des années 1990. Pour Mont Plaisant, aucun des personnages de cette époque ne parlant français, il aurait été étonnant, voire insultant pour l'intelligence du lecteur, de placer dans leur bouche ce qu'on appelle des « africanismes ». Le roman raconte avant tout les odeurs de la terre, la couleur du ciel, la musique sur laquelle on danse... C'est cette totalité qui fait un roman, la question de la langue n'est que périphérique. Demande-t-on à un architecte quel type de briques il utilise sans se soucier du bâtiment dans sa globalité ?³⁵*

Si on fustige Nganang et si on ne comprend pas bien le soubassement philosophique, théorique et politique sur lequel repose sa production, c'est parce qu'il s'efforce (pour « parler » dans la langue de Gilles Deleuze et de Félix Guattari) d'« [e]mporter lentement, progressivement, la langue dans le désert » et qu'il s'applique à « [s]e servir de la syntaxe pour crier, donner au

³⁵ Patrice Nganang, « Patrice Nganang : “J’ai écrit pour le Cameroun qui souffre d’une stagnation historique” », art. cit., entretien recueilli par Fabien Mollon, *Jeune Afrique* [en ligne], 25 janvier 2011, URL : <https://www.jeuneafrique.com/182800/culture/patrice-nganang-j-ai-crit-pour-le-cameroun-qui-souffre-d-une-stagnation-historique/> [consulté le 11 septembre 2022].

cri une syntaxe »³⁶. S'il en était autrement on se garderait de confronter *Mont Plaisant* à *Temps de chien* en claironnant que la poétique du cycle de l'histoire camerounaise trahit celle du crieur des rues. Il vaudrait mieux entamer l'interprétation de ce roman et de son écriture, ainsi que celle des deux autres livres composant la trilogie historique de Nganang, en conjuguant quelques principes élémentaires de sociologie de la littérature et de critique génétique : *Mont Plaisant* n'ayant pas été directement écrit en français, il faudrait déterminer si l'anglais usité par Patrice Nganang est dans son économie et son registre de langue analogue au français de sa traduction, et si les éditions Philippe Rey ont eu des exigences particulières de mise en forme à l'endroit de cette traduction ou bien si elles en ont accepté le manuscrit tel qu'il leur est parvenu. On n'improvise pas une enquête de ce type, à partir des textes et de leur matérialité, donc de leur écriture, ce « dépliement » gagnant à être situé en tenant compte des mécanismes régissant la fabrique de la littérature en français. C'est ainsi qu'on pourra répondre, autrement qu'idéologiquement, à la question inaugurale de ma modeste contribution : est-ce que l'écrivain Nganang, dans ses livres, minore la langue majeure dans laquelle il les écrit ? Qu'il s'agisse du français, c'était hier, ou de l'anglais, c'est aujourd'hui, et ce sera peut-être demain.

Seules les années qui viennent en effet diront si, en 2022, Patrice Nganang a changé ou non, avec bonheur ou pas, de paradigme linguistique :

Comme l'anglais était l'Amérique pour les révolutionnaires Américains et non britanniques, et l'espagnol est latinix pour

³⁶ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka, Pour une littérature mineure*, op. cit., p. 48.

beaucoup en Amérique latine et les Chicanos aux Etats-Unis, et pas hispanique, pour moi l'anglais est Amb. Nous opérons sur un nouveau paradigme ici.³⁷

Quoi qu'il soit, pour l'instant il me paraît décisif que l'écrivain se réjouisse d'avoir fait de l'anglais sa langue d'écriture : « *J'ai cinquante-deux ans, et pour la première fois, écrire a du sens pour moi.* »³⁸ Il faudra dans le futur procéder en vertu d'une méthodologie rigoureuse afin de repérer dans quel anglais (anglo-américain, « standard » ou « minoré ») seront rédigés ses livres (les mémoires et souvenirs d'enfance qu'il annonce sur les réseaux sociaux), qui en assurera la traduction française et comment, d'autant qu'il y a quelque chance pour que les polémiques autour de Nganang ne faiblissent pas. L'écrivain n'en doute pas ; il est sage de ne pas imaginer que ses détracteurs francophones puissent cesser de le houspiller. Le 1^{er} septembre, il consignait cette remarque : « *Maintenant que j'écris en anglais, je sais qu'ils vont dire que ma meilleure écriture a été faite en français [...].* »³⁹ La prudence qui m'anime provient du mobile présidant à ce changement de langue d'écriture opéré par Patrice Nganang en ce milieu d'année : ce n'est pas une lubie de l'écrivain mais la conclusion éthique et la leçon politique qu'il tire de ce qu'il a vu et de ce qu'il sait de la guerre livrée par les autorités de Yaoundé aux populations anglophones d'Ambazonie : quitter le français, c'est pour Nganang dire que le français du Cameroun s'est enfermé dans une impasse politique et humaine (la guerre ouverte contre les anglophones). Il s'en est expliqué le 13 mai 2022,

³⁷ Patrice Nganang, « post » du 26 septembre 2022, publié sur Facebook.

³⁸ Patrice Nganang, « post » du 28 août 2022 (00 :31), publié sur Facebook.

³⁹ Patrice Nganang, « post » du 1^{er} septembre 2022 (18:03), publié sur Facebook.

lors de l'**Emergency World Voices Congress of Writers**, organisé par le PEN America à l'ONU, dans la salle du Conseil des Tutelles, là où Ruben Um Nyobe avait pris la parole en 1952 :

Chaque phrase compte. Les phrases peuvent détruire des vies mais elles peuvent aussi sauver des vies. Plus que les phrases la langue dans laquelle elles sont écrites importe. La guerre de libération que Um Nyobe a déclenchée ici n'est pas encore finie. Comme celle en Ukraine elle est également menée sur des frontières linguistiques et a ouvert une plaie saignante entre francophones et anglophones qui, depuis 2017, produit son lot d'incendies, de meurtres et de réfugiés, et a fait du Cameroun le terrain de jeu d'un génocide. Le français n'est pas une langue de beauté, c'est une langue de pouvoir, d'assujettissement et de meurtre ; et l'anglais par contre est la langue de la souffrance [...].

La tâche que se donne Patrice Nganang est redoutable car, en définitive, il lui faudra plus que jamais inventer sa langue, celle-ci sera coulée dans l'anglais, celui « *de la souffrance* » de l'Ambazonie, souffrance révélatrice de ce qui s'est joué (dans le sang) avant la proclamation de l'indépendance du 1^{er} janvier 1960 et, avec celle-ci, soit la confiscation par une bourgeoisie et une bureaucratie *compradores* des espoirs du peuple, des peuples, du Cameroun ; tout en informant son expérience vécue et pensée en anglais qui est la « *langue véhiculaire mondiale aujourd'hui* »⁴⁰, l'écrivain aura à le « minorer » afin de ne pas « jargonner » malgré lui la langue unipolaire de l'oppression. Parce qu'« *une langue* », l'anglais comme le français et toutes les autres, « *reste une bouillie, un mélange schizophrénique, un habit*

⁴⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka, Pour une littérature mineure*, op. cit., p. 43.

d'Arlequin à travers lequel s'exercent des fonctions de langage très différentes et des centres de pouvoirs distincts, ventilant ce qui peut être dit et ce qui ne peut pas l'être »⁴¹, et parce que j'ai l'intuition que Patrice Nganang a l'étoffe d'un grand écrivain, j'ai confiance en l'avenir littéraire de l'œuvre qu'il est en train d'élaborer.

⁴¹ *Ibid.*, p. 49.

SYMPOSIUM

on the work of /sur l'oeuvre de PATRICE NGANANG

École normale supérieure de Paris (France), 24 mai 2022

Princeton University (USA), 6 octobre 2022

- **Bénicien Bouchedi Nzouanga**, La corporalité de Patrice Nganang à l'épreuve de l'écrit, du regard social et du discours politique.
- **Jean-Michel Devésa**, Patrice Nganang et le roman : l'hypothèse d'une langue française « minorée ».
- **Peter Wuteh Vakunta**, Palimpsests: Indigenization of Language in Nganang's *Temps de chien*.
- **Raoul Djimeli**, Les Bamiléké et l'engagement politique dans l'écriture de Patrice Nganang : lecture de *Empreintes de crabe*.
- **D. Vance Smith**, Zigzag Writing and the ruses of Irony: Nganang's Alphabets.
- **Eric Oka**, Patrice Nganang : un écrivain entre la théorie et la pratique.
- **Roger Fopa-Kuete**, Par delà la littérature, pour une action préemptive : l'exemple de la construction de salles de classe à Yaoundé.
- **Patrice Nganang**, L'art de la jong.
- **Patrice Nganang**, The kaba uprising.

ISBN: 979-10-90147-58-4



9 791090 147584

15 €

www.tehameditions.com